Document généré le 25 avr. 2024 09:39

Lurelu
La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse

Les auteurs canadiens-anglais en traduction

Andrée Poulin

Volume 25, numéro 2, automne 2002

URI : https://id.erudit.org/iderudit/11850ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Poulin, A. (2002). Les auteurs canadiens-anglais en traduction. *Lurelu*, *25*(2), 5–10.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les auteurs canadiens-anglais en traduction

Andrée Poulin

Grâce à la formidable machine promotionnelle qui a créé la vague Harry Potter, des dizaines de milliers de jeunes Québécois connaissent jusque dans le moindre détail les aventures de cet apprenti magicien venu de Grande-Bretagne. Connaissent-ils autant les héros pour jeunes créés chez nos voisins anglophones? On peut en douter.

Le Canada anglais a ses auteurs jeunesse vedettes et ce dossier présente cinq d'entre eux. Il s'agit d'écrivains solidement établis, récipiendaires de plusieurs distinctions et prix, publiés dans d'autres pays et traduits dans plusieurs langues. Robert Munsch, Brian Doyle, Sarah Ellis, Tim Wynne-Jones et Kit Pearson, chacun à leur façon, ont su captiver les jeunes, les faire rire et s'attendrir. Bien qu'ils écrivent dans divers genres, ces auteurs ont tous su écrire de façon convaincante sur des thèmes universels. Certaines des œuvres présentées ici sont déjà considérées comme des classiques.

Robert Munsch : le roi de l'album

Robert Munsch

Au Canada anglais, du côté des albums, un auteur se démarque de façon significative du peloton : Robert Munsch. Phénomène sur le marché de l'édition, cet auteur incontournable est le J. K. Rowling du Canada anglais. Ses albums imaginatifs, presque tous illustrés par Michael Martchenko, se vendent par millions. Cet ancien éducateur de garderie a publié pour la première fois en 1979. Depuis, il a écrit une quarantaine d'albums, vendus à plus de trente et un millions d'exemplaires dans dix langues différentes. Prolifique, il publie deux livres par année et en écrit beaucoup plus, la légende voulant qu'il ait des dizaines d'histoires en attente dans ses tiroirs.

Paradoxalement, pour un auteur aussi populaire, Robert Munsch n'a pas remporté une panoplie de prix littéraires. En 1999, il est cependant devenu membre de l'Ordre du Canada, indice de son standing dans le milieu littéraire canadien.

Robert Munsch a un registre assez étendu, passant avec brio de sujets ancrés dans le quotidien aux fantaisies les plus débridées. Pour les albums illustrant la réalité d'un enfant, il faut se tourner vers des titres comme *Sors du lit Annie!*, où une fillette refuse de se lever pour aller à l'école, comme *La tignasse de Max*, où un gamin tente de dompter ses cheveux fous, comme *L'habit de neige*, où un enfant défie l'autorité de l'adulte en refusant de s'habiller.

Bien sûr, Munsch concocte aussi des histoires chaotiques et loufoques, qui font s'esclaffer les jeunes et rigoler les moins jeunes. Dans cette veine, on retrouve, entre autres, *Le bébé alligator*, où les parents ramènent du zoo une ménagerie de bébés animaux, *L'anniversaire*, où la classe entière de Mireille se présente chez elle pour fêter avec elle.

L'album féministe et rigolo *La princesse dans un sac* modernise le conte de fées en présentant une princesse courageuse, qui tire son prince des griffes du dragon pour ensuite se faire critiquer sur son apparence. Dans *Je t'aimerai toujours*, Robert Munsch fait une rare incursion du côté de la tendresse. Ce livre plus introspectif, plus sentimental présente une vieille dame revoyant les différentes étapes de la vie de son petit garçon. Cette histoire toute simple, sans galipettes ni extravagance, est maintenant un classique et reste l'un de ses plus grands succès (un million d'exemplaires vendus en 1988 seulement).

Qu'est-ce qui fait le succès de la formule Munsch? D'abord et avant tout, l'humour. Pas étonnant que La courte échelle publie ses albums dans la collection «Histoires drôles». À cet humour s'ajoute souvent une bonne dose d'irrévérence, ce qui plaît immanquablement aux enfants. En plus de créer des personnages audacieux, entêtés et attachants, Munsch place ses héros-enfants dans des situations où ils ont un certain pouvoir et se montrent parfois plus ingénieux que les adultes.

Robert Munsch utilise souvent la même technique; il construit son histoire en amplifiant une situation de départ. Les phrases sont courtes, le vocabulaire est très simple et certaines formules sont répétées pour créer plus d'effet. En traduction française, ses albums délirants sont très bien servis par Christiane Duchesne, dont la réputation comme écrivaine et traductrice n'est plus à faire.

De plus en plus d'auteurs ont leur propre site Web, mais celui de Robert Munsch mérite une visite : www.robertmunsch.com. Bourré d'informations, d'illustrations, de gags et de photos, fréquemment mis à jour, c'est le nec plus ultra dans le genre. Modeste malgré son immense succès, généreux de son temps et de ses écrits, Munsch présente sur son site des histoires inédites, des lettres et dessins d'enfants, et des poèmes qu'il écrit en réponse aux demandes des jeunes. Pour quiconque s'intéresse au processus de création, le site présente une occasion en or de lire sur la genèse de ses albums, car cet incorrigible fantaisiste y raconte comment il tire des idées de ses rencontres avec les enfants.

Brian Doyle : donner vie au passé

Brian Doyle
(photo : Megan Doyle)

Pour ses personnages excentriques et sa façon de raconter une histoire, Brian Doyle a été comparé, par le magazine *Maclean's*, à l'écrivain britannique Charles Dickens. Rien de moins! Cet auteur sexagénaire a publié son premier roman jeunesse il y a près de vingt-cinq ans et en a écrit une dizaine depuis. Couronné de nombreux prix littéraires au Canada ainsi qu'aux États-Unis, Brian Doyle a aussi reçu un honneur significatif : une mise en nomination, en 1998, pour le prestigieux prix Hans Christian Andersen.

Doyle donne vie au passé en situant la plupart de ses histoires dans la première moitié du vingtième siècle. Il accorde beaucoup d'importance au cadre, situant ses romans à Ottawa (où il a longtemps vécu) ou dans l'Outaouais (où il vit maintenant). Malgré leur approche «régionaliste», ses livres se vendent très bien à l'étranger. Doyle aborde des thèmes souvent difficiles, parfois délicats (racisme, violence, religion, relations entre les sexes, etc.), mais sans prêchi-prêcha et avec un humour constant.

Fascinant portrait d'époque, *La vie facile* décrit la vie quotidienne dans une petite communauté d'Ottawa ainsi que le clivage entre classes sociales, durant l'après-guerre. L'histoire est racontée selon le point de vue de Hublo O'Driscoll, un adolescent vif, ardent et généreux. Issu d'un milieu pauvre, le jeune Hublo fréquente néanmoins une école huppée, grâce à sa mère adoptive qui y travaille comme femme de ménage. Le voilà donc tiraillé entre son milieu modeste et ses jeunes amis riches. Entre deux aventures comiques, Hublo apprend le prix de la loyauté et de l'amitié.

Tout comme *La vie facile*, *En montant à Low* comporte une galerie de personnages excentriques, qui suscitent à la fois le rire et l'empathie. Dans ce récit qui se déroule dans les collines de la Gatineau, Tommy se rend pour les vacances dans le petit village de Low, avec son père et l'ami de son père, Frank, un alcoolique invétéré qui a le don de se mettre les pieds dans les plats. Le jeune narrateur relate avec un humour pince-sans-rire les incartades des uns et les scandales des autres, observe cette «comédie humaine» avec un mélange de naïveté et de sagesse, l'air de dire «ils sont fous ces adultes»...

Ces adultes, ils sont présentés ici sous un jour peu favorable, leurs faiblesses et erreurs étant soulignées à gros traits. Dans les romans de Brian Doyle, les enfants n'évoluent pas dans un monde à part (comme dans bien des romans jeunesse) mais sont intégrés dans le monde adulte. L'auteur estime en effet que les jeunes sont capables de faire face aux dures réalités de la vie et qu'il ne faut ni les sous-estimer, ni les surprotéger.

Par rapport aux deux titres précédents, *Je t'attends à Peggy's Cove* marque un changement de registre. Plus contemporain, avec une intrigue plus serrée et un climat plus sombre, ce récit raconte un été difficile dans la vie du jeune Ryan, envoyé chez sa tante, en Nouvelle-Écosse, après la disparition de son père. Ryan se lie d'amitié avec un jeune délinquant et sous l'emprise de cette influence se met lui aussi à voler les touristes, espérant ainsi que ses «mauvais coups» feront revenir son père. Heureusement, un vieux pêcheur du coin a une influence positive sur Ryan qui, en sa compagnie, découvre la pêche en haute mer, l'amitié, le courage et même la mort.

Professeur au secondaire pendant plus de trente ans, Brian Doyle a beaucoup fréquenté les jeunes. Il sait décrire avec véracité leurs contradictions, aspirations, frustrations. Les chapitres de ses romans sont présentés à la façon de petites vignettes, des mini-récits presque complets en soi, chacun saupoudré d'une bonne dose de comique, contrebalancée par quelques gouttes, ici et là, de tragique. Selon les critiques, même s'il traite de thèmes universels, son style reste typiquement «canadien».

Sarah Ellis : portraitiste de la famille

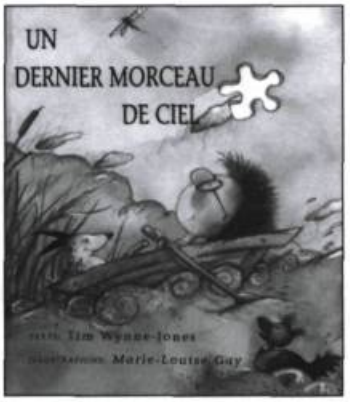
Sarah Ellis

De son propre aveu, Sarah Ellis est fascinée par la famille. Cette auteure de la Colombie-Britannique crée donc des romans où ce thème occupe une place de choix, ce qui lui a mérité la réputation de portraitiste de la famille.

Pour Michèle Marineau, auteure et traductrice de Sarah Ellis, ses romans sont des «bijoux». «Ses livres combinent tout ce que j'aime : sensibilité, intelligence, humour. Ils ont un côté moral, sans être moralisateurs», souligne-t-elle. La contribution de Sarah Ellis en littérature jeunesse a été reconnue par l'Association des auteurs canadiens, qui lui a remis le prix Vicky Metcalf.

Quelque temps dans la vie de Jessica, le premier livre d'Ellis pour lequel elle a remporté le prix Sheila Egoff en 1987, raconte l'histoire d'une famille heureuse qui doit subitement affronter une tragédie. Lorsqu'un nouveau bébé arrive chez les Robertson, tout le monde doit s'adapter, surtout Jessica, onze ans et ses deux frères plus âgés. Une fois ses réticences initiales oubliées, Jessica s'attache très vite à sa nouvelle petite sœur.

Lorsque le bébé est emporté par le syndrome de la mort subite du nourrisson, chaque membre de la famille doit trouver une façon de surmonter sa peine. Avec toutes les nuan-



ces appropriées, Sarah Ellis présente les hauts et les bas de la relation entre les parents, entre frères et sœurs, entre enfants et parents. Sous sa palette habile, même les personnages secondaires, la copine Margaret, la locataire Charlene, sont étoffés. Grâce à quelques touches d'humour judicieusement placées (les blagues du père, l'anniversaire chez la copine de Jessica), le récit ne tombe pas dans le mélodrame.

À la famille conventionnelle de Jessica succède une famille monoparentale, dans *Comme un château de cartes* (Prix du Gouverneur général en 1991). Sarah Ellis y crée une héroïne de treize ans, Polly, qui rêve d'une famille «normale» car elle ne s'entend pas avec sa mère bohème et artiste. Lorsque mère et fille sont forcées de quitter leur logis, Polly en profite pour s'installer temporairement chez un oncle riche. Mais cette expérience difficile au sein d'une famille qu'elle a toujours enviée lui fait prendre conscience que l'herbe n'est pas toujours plus verte chez le voisin. Divers incidents, qui viennent pimenter l'intrigue, permettent à la jeune Polly de mieux apprécier sa mère et son style de vie. Outre la relation mère-fille, subtilement décrite ici, l'auteure véhicule dans son récit des valeurs peu abordées en littérature jeunesse : l'entraide entre voisins, l'engagement social, la lutte à l'esprit de consommation.

Surprise! (Prix M. Christie en 1994) porte aussi sur la relation mère-fille, mais sous un angle différent : celui de l'adoption. Megan, douze ans, n'est guère enchantée d'apprendre que sa mère a eu une fille il y a vingt-cinq ans et qu'elle l'a donnée en adoption. Elle en veut à ses parents de lui avoir caché pendant tant d'années l'existence de cette demi-sœur. Lorsque toute la famille tombe sous le charme de la demi-sœur, Megan se retrouve aux prises avec les démons de la jalousie. Comme dans les titres précédents, l'accent est mis sur l'interaction parent-enfant, où, après des tiraillements et frustrations de part et d'autre, chacun finit par trouver un modus vivendi. En ce sens, Sarah Ellis présente une vision beaucoup plus optimiste de la famille que son confrère Tim Wynne-Jones.

Tim Wynne-Jones : audace et originalité

Prolifique et polyvalent, Tim Wynne-Jones touche à tout avec talent : romans pour adultes et pour jeunes, nouvelles, essais, poésie, pièces pour la radio, écriture de chansons. Il a publié une vingtaine de livres au cours des vingt dernières années, décrochant de nombreux honneurs au Canada (deux fois lauréat du Prix du Gouverneur général, en plus du prix Vicky Metcalf pour l'ensemble de son œuvre) ainsi que sur la scène internationale, notamment un prestigieux prix américain, le Boston Globe-Horn Book Award. Les livres de cet auteur, qui vit à Perth dans l'Est ontarien, sont traduits en néerlandais, allemand, italien, japonais et espagnol.

Tim Wynne-Jones
(photo : Larry Ostrom)

L'un de ses romans pour adolescents, *La part du feu*, vient de paraître chez Pierre Tisseyre. Ce récit où s'entremêle la haine, l'hypocrisie, la trahison et la loyauté, où les méchants ne sont pas ceux que l'on croit, est un thriller de haute volée.

Jim, quatorze ans, n'arrive pas à accepter l'absence de son père, disparu sans laisser de traces. La mère de Jim croit qu'il s'agit d'un suicide, mais Ruth Rose, la belle-fille du pasteur de la communauté, est convaincue que le père de Jim a été assassiné. Les deux adolescents se lancent dans une enquête forte en rebondissements.

Tim Wynne-Jones se révèle un maître du suspense. Il crée un climat troublant, plante judicieusement des indices et concocte de fabuleuses chutes de chapitre qui engendrent un sentiment d'urgence.

Même si aucun temps mort ne ralentit l'intrigue, l'auteur prend aussi soin de bien développer ses personnages. Émouvantes ses descriptions de la fragilité de Jim, de la colère de Ruth Rose, de la solitude intérieure de ces deux ados incompris. Le personnage du pasteur machiavélique et manipulateur est aussi particulièrement réussi. Dominick Parenteau-Lebeuf a fait un excellent boulot de traduction, surtout dans les dialogues, naturels et dans le ton.

À l'instar de *La part du feu*, *Le Maestro* (Prix du Gouverneur général en 1995) relate les aventures de Burl, en butte à la brutalité de son père ivrogne. Au bout de son rouleau, l'adolescent de quatorze ans s'enfuit en forêt dans le nord de l'Ontario, où il découvre par hasard le domaine retiré d'un musicien-compositeur. Une relation spéciale se crée entre l'ado et le maestro, tous deux angoissés pour des raisons bien différentes. Après une série de péripéties qui testent son courage et son endurance, Burl finit par confronter son père, gagner son indépendance et retrouver sa dignité. Récit dur et sans concession, *Le Maestro* se distingue pour ce portrait poignant d'un adolescent tourmenté mais résolu.

Bien que dans un tout autre genre, l'album, *Un dernier morceau de ciel*, démontre de nouveau l'originalité de Tim Wynne-Jones et sa façon bien à lui de ne pas sous-estimer son lecteur, même s'il ne sait pas encore lire. Illustrée avec brio par Marie-Louise Gay, cette histoire met en scène un canard qui parle, un serpent dans un gobelet et un petit Pierre rebelle qui refuse toujours de faire ce qu'on lui demande, mais finit toujours par le faire.

À la recherche «de quelque chose d'immensément vaste et de très haut», Pierre est entraîné, malgré lui,

dans un voyage au fond de l'étang des Cœurs-percés. Il y mettra le ciel au fond de sa poche et le sens de ce jeu de mots ne sera révélé qu'à la dernière page. Dans cet album audacieux, l'auteur défie la logique pour tisser une étrange et poétique randonnée imaginaire.

Kit Pearson : une trilogie historique

Kit Pearson

Née en Alberta et maintenant installée à Vancouver, Kit Pearson a œuvré longtemps dans le milieu de la littérature jeunesse avant d'en écrire. Détentrice d'une maîtrise en littérature jeunesse d'une université de Boston, elle a travaillé comme bibliothécaire, a publié de nombreux articles et donné des cours sur le sujet. Depuis 1986, elle a publié une dizaine de livres, ce qui lui a valu le prix Vicky Metcalf pour l'ensemble de son œuvre.

Kit Pearson est surtout connue pour sa trilogie historique, maintes fois primée. Destinée aux lecteurs de dix ans et plus, cette trilogie sur la Deuxième Guerre mondiale s'amorce à l'été de 1940, alors que toute l'Angleterre est sur des charbons ardents, craignant l'invasion de l'armée d'Hitler. Les parents de Norah et Gavin Stoakes décident alors d'envoyer leurs enfants au Canada afin de les mettre en sécurité. Inspiré d'un fait réel, le phénomène des «invités de guerre» au Canada, *Le ciel croule* (Prix M. Christie en 1989) raconte les aventures fictives des enfants Stoakes dans leur nouveau pays d'adoption.

Les deux jeunes Britanniques se retrouvent dans un quartier huppé de Toronto, où ils sont accueillis par une famille riche et aristocrate. Contestataire et «garçon manqué», Norah doit surmonter son mal du pays, s'occuper de son petit frère trop sensible et apprendre à ne pas se cabrer devant l'attitude contrôlante de sa «marraine» canadienne.

Le ciel croule décrit avec subtilité comment les enfants vivent le traumatisme de la guerre, la séparation d'avec leurs parents, l'adaptation à un nouveau pays, une nouvelle famille. Par petites touches minutieuses, Kit Pearson crée des personnages complexes et crédibles, sans pour autant négliger les conflits destinés à soutenir l'attention du lecteur.

Le deuxième tome, *Au clair de l'amour,* ramène les mêmes personnages trois ans plus tard. Davantage un roman miroir ou ce que certains qualifient de «livre de filles», ce roman porte sur le premier amour de Norah. Maintenant âgée de treize ans, l'adolescente découvre son corps qui change, son intérêt pour les garçons et les émotions en dents de scie propres à cet âge.

La dimension historique reste cependant présente, notamment par le personnage d'Andrew, le séduisant cousin de dix-neuf ans qui ne veut pas partir à la guerre, sachant pourtant que c'est ce que la famille attend de lui. Sans tomber dans le didactisme, Kit Pearson réussit à faire passer plusieurs idées sur le pacifisme et la futilité de la guerre.

Dernier volet de la trilogie, *Le chant de la lumière*, est raconté selon le point de vue de Gavin, frère de Norah. Alors que la guerre achève, Gavin, qui a maintenant dix ans, sait qu'il devra bientôt quitter le Canada pour retourner en Angleterre. Cette perspective ne lui plaît guère, car il ne garde aucun souvenir de ses parents ni de son pays d'origine. Lorsque sa marraine canadienne offre de l'adopter, Gavin devra faire un choix déchirant : quitter pour toujours ses copains et son chien ou rester au Canada et renoncer à ses liens avec l'Angleterre. L'auteure n'offre pas de réponse simple ou de solution miracle, mais illustre bien comment la guerre, même une fois terminée, peut continuer ses ravages.

Cette trilogie a le mérite de présenter une vision de la Deuxième Guerre mondiale à travers le regard des enfants. Bien qu'il se dégage une grande force émotive de ces trois romans, Kit Pearson recrée aussi — grâce à des détails à la fois drôles et moins drôles — le climat social de l'époque.

Avec *Du temps au bout des doigts*, l'auteure délaisse l'historique pour une incursion du côté du surnaturel, une technique originale pour épicer son récit d'un conflit mère-fille. Patricia est envoyée chez ses cousins, le temps que ses parents règlent leur divorce. Gauche et timide, l'adolescente de douze ans subit les moqueries de ses cousins. Elle se sent d'autant plus seule qu'elle a de la difficulté à communiquer avec sa mère, une femme de carrière, belle, brillante et efficace. Grâce à une vieille montre trouvée dans le chalet familial, Patricia remonte dans le temps et voit sa mère adolescente. Ce retour en arrière lui permet de mieux comprendre sa mère et de faire face à ses propres démons intérieurs.

Comme dans sa trilogie historique, Kit Pearson aborde de nouveau ici les thèmes de l'exclusion (Patricia n'arrivant pas à s'intégrer dans la bande de cousins) et des tensions entre les membres d'une même famille. Malgré la lenteur de la trame narrative et l'évolution trop soudaine de certains personnages, *Du temps au bout des doigts* offre un portrait convaincant des difficultés de l'adolescence.

Littérature québécoise et littérature canadienne-anglaise : deux mondes, deux styles

Est-ce que les auteurs jeunesse du Québec écrivent différemment de leurs confrères du Canada anglais? Est-ce qu'ils abordent les mêmes thèmes de la même façon? Pas du tout, affirment à l'unanimité traducteurs, écrivains et éditeurs.

Auteure de talent, Michèle Marineau a aussi traduit plusieurs auteurs jeunesse canadiens-anglais et non les moindres : Lucy Maud Montgomery et Sarah Ellis. Finaliste à trois reprises au Prix du Gouverneur général du Canada pour ses traductions, Michèle Marineau voit d'importantes distinctions entre les auteurs québécois et ceux du Canada anglais.

«Je ne suis pas une spécialiste en la matière. Je peux parler surtout des romans pour adolescents, car c'est ce que je connais le mieux. Je parle aussi de la production d'il y a une dizaine d'années, alors que je suivais de plus près ce qui se faisait ici et ailleurs. Cela dit, j'ai l'impression que les livres du Canada sont plus complexes que ce qui se fait au Québec. Ici, on publie beaucoup de «première histoire d'amour»; la littérature jeunesse anglophone touche des thèmes plus variés. Les histoires d'amour ne priment pas.

«Du côté anglophone, on est moins tourné vers soi-même. La famille est importante. Je sens aussi une préoccupation sociale plus présente, un engagement dans la communauté. On semble avoir davantage de projets communs.»

Diversité de genres

Michèle Marineau estime aussi qu'on retrouve une plus grande diversité de genres au Canada anglais.

«J'ai l'impression que les auteurs s'essaient à différents genres. Le recueil de nouvelles, par exemple, est un genre installé qui suscite davantage l'intérêt au Canada anglais», souligne-t-elle.

«Les anglophones sont forts dans les romans historiques et en science-fiction, qu'on pense à Janet Lunn, qui n'a pratiquement écrit que des romans historiques ou encore à Monica Huges, excellente en science-fiction», souligne Angèle Delaunois, directrice de la collection jeunesse chez Pierre Tisseyre.

No sex, please

Du côté de la forme, on retrouve aussi des distinctions importantes. «Les anglophones écrivent différemment. Ils sont plus descriptifs. Leurs livres sont plus lents à commencer», précise Robert Soulières, écrivain et éditeur, qui a été pendant plusieurs années responsable de la collection «Deux solitudes, jeunesse» chez Pierre Tisseyre.

Michèle Marineau est du même avis. «Chez les anglophones, les livres sont plus longs, plus substantiels que du côté francophone.»

Autre différence importante, surtout dans les livres pour adolescents : la façon d'aborder la sexualité. «C'est simple. Les anglophones n'écrivent pas sur le sexe», lance en riant Robert Soulières.

«Le sujet met mal à l'aise au Canada anglais, à la fois les éditeurs et les bibliothécaires», fait valoir Michèle Marineau. Par exemple, son roman *Cassiopée ou l'été polonais*, qui aborde de façon explicite la sexualité d'une adolescente, ne passe pas la rampe au Canada anglais. Lors de ses tournées en Colombie-Britannique, au Manitoba et en Nouvelle-Écosse, on lui suggérait de parler de ses autres romans, car celui-là ne «passerait pas» auprès des parents et des commissions scolaires.

Coups de cœur

Michèle Marineau

Et leurs coups de cœur? Pour Michèle Marineau, la réponse est immédiate : Sarah Ellis, notamment son premier roman *Quelque temps dans la vie de Jessica*. «Je l'ai aimée tout de suite. C'est une question d'affinité. Cette auteure me touche beaucoup.»

Robert Soulières admire les romans «extraordinairement bons» de William Bell, surtout *Journal d'un rebelle*. Quant à Angèle Delaunois, elle cite des auteurs classiques comme Lucy Maud Montgomery, Kit Pearson, Brian Doyle et une parution plus récente, «*La part du feu*», un roman «très intense» de Tim Wynne-Jones.

Bibliographie

DOYLE, Brian. *Je t'attends à Peggy's Cove*, coll. des Deux solitudes, jeunesse, Pierre Tisseyre, 1991, 157 p.

DOYLE, Brian. *La vie facile*, traduit par Michelle Robinson, coll. des Deux solitudes, jeunesse, Pierre Tisseyre, 1991, 179 p.

DOYLE, Brian. *En montant à Low*, traduit par Claude Aubry en collaboration avec Danielle Aubry, coll. des Deux solitudes, jeunesse, Pierre Tisseyre, 1986, 98 p.

ELLIS, Sarah. *Quelque temps dans la vie de Jessica*, traduit par Michèle Marineau, coll. Gulliver, Québec Amérique, 1990, 211 p.

ELLIS, Sarah. *Surprise!*, traduit par Michèle Marineau, coll. Titan, Québec Amérique, 1998, 200 p.

ELLIS, Sarah. *Comme un château de cartes*, traduit par Michèle Marineau, coll. Titan, Québec Amérique, 1998, 197 p.

MUNSCH, Robert. Un grand nombre des albums en français de Robert Munsch sont publiés dans la collection «Drôles d'histoires» à La courte échelle ou encore chez Scholastic.

PEARSON, Kit. *Du temps au bout des doigts*, traduit par Hélène Filion, coll. des Deux solitudes, jeunesse, Pierre Tisseyre, 1991, 258 p.

PEARSON, Kit. *Le ciel croule*, traduit par Michelle Robinson, coll. des Deux solitudes, jeunesse, Pierre Tisseyre, 1991, 356 p.

PEARSON, Kit. *Au clair de l'amour*, traduit par Marie-Andrée Clermont, coll. des Deux solitudes, jeunesse, Pierre Tisseyre, 1994, 312 p.

PEARSON, Kit. *Le chant de la lumière*, traduit par Marie-Andrée Clermont, coll. des Deux solitudes, jeunesse, Pierre Tisseyre, 1995, 318 p.

WYNNE-JONES, Tim. *Un dernier morceau de ciel*, traduit par Christiane Duchesne, Héritage Jeunesse, 1993, ill. de Marie-Louise Gay, 32 p.

WYNNE-JONES, Tim. *La part du feu*, traduit par Dominick Parenteau-Lebeuf, coll. des Deux solitudes, jeunesse, Pierre Tisseyre, 326 p.

WYNNE-JONES, Tim. coll. Le livre de poche, *Le Maestro*, Hachette Jeunesse, 1997, 352 p.

Médiaspaul lance Jeunesse-Plus

la nouvelle collection de romans pour ados.
Plus de pages, pour les plus grands.

Monica Hugues
Le phare d'Isis
Prix du Conseil des Arts 1982

Nolwenn n'aimait que sa planète, jusqu'au jour où…

Monica Hugues
Le gardien d'Isis
Certificat d'honneur IBBY 1979

Jody se croyait malin, mais il ne savait rien du tout…

Michèle Laframboise
Lauréate du prix Cécile Gagnon 2001
Piège pour le Jules-Verne

Nous étions les meilleurs dont on pouvait se passer…

…et pour les plus jeunes, dans Jeunesse-Pop :

À dos de dragon
par Julie Martel

Que trouveront Hazel et Elm au bout de leur voyage?

En vente chez votre libraire
www.mediaspaul.qc.ca